

DU MÊME AUTEUR

*Frictions*, La Contre Allée, 2016.

*L'Instant décisif*, La Contre Allée, 2017.

P A B L O M A R T Í N S Á N C H E Z

L'ANARCHISTE  
QUI S'APPELAIT  
COMME MOI

*Roman traduit de l'espagnol  
par Jean-Marie Saint-Lu*

ÉDITIONS ZULMA & LA CONTRE ALLÉE

La couverture de *L'anarchiste qui s'appelait comme moi*  
a été créée par David Pearson.

Titre original :  
*El anarquista que se llamaba como yo*

La traduction de ce livre a bénéficié  
du soutien de Acción Cultural Española, AC / E.

**AC/E**  
ACCIÓN CULTURAL  
ESPAÑOLA

© Pablo Martín Sánchez, 2012.  
Originally published by Quaderns Crema S.A.U., Barcelona, 2012.  
Avec l'accord de Casanovas & Lynch Literary Agency S.L.

© Zulma & La Contre Allée, 2021, pour la traduction française.

Si vous désirez en savoir davantage  
sur les éditions Zulma, les éditions La Contre Allée  
ou sur *L'anarchiste qui s'appelait comme moi*  
n'hésitez pas à nous écrire  
ou à consulter nos sites  
[www.zulma.fr](http://www.zulma.fr)  
[www.lacontreallee.com](http://www.lacontreallee.com)

*À Teresa*  
*À Pablo Martín Sánchez*

Articuler historiquement le passé ne signifie pas le connaître  
tel qu'il a été effectivement. Cela signifie s'emparer d'un  
souvenir tel qu'il brille à l'instant d'un danger.

WALTER BENJAMIN

L'envie, la simple envie, est chose vaine  
et son sentier débouche sur le néant,  
mais l'entendement cherche des prétextes...  
pour tout remettre au lendemain

« Il faut agir ! crient les gens sains ;  
le bâton ! le bâton ! », en regardant l'abattoir.  
Qu'importe que l'animal soit agneau  
ou loup ? Notre loi aplanit tout !

À Vera pour quelques pauvres garçons  
le garrot « sans effusion de sang »,  
oh, grande clémence ! et sans que jaillisse

la moindre plainte du peuple ; sa patience  
attend que le Rifain abatte pour nous  
la vile dictature de la démençe.

MIGUEL DE UNAMUNO

## PROLOGUE

Il y a quelque chose d'émouvant et d'effrayant à la fois dans l'idée que le hasard puisse gouverner nos vies. D'émouvant, parce que cela fait partie de l'aventure même de vivre ; d'effrayant, parce que, comme tout ce qui est incontrôlable, cela donne le vertige. Dans le cas de l'écriture, le hasard joue souvent un rôle plus étrange qu'on ne le pense généralement, même si certains auteurs en ont fait le protagoniste de toute leur œuvre. Toutefois, l'histoire que le lecteur a entre les mains n'aurait pas vu le jour si le hasard n'avait pas frappé avec insistance à la porte de celui qui écrit ces mots. Ou plutôt : cette histoire n'existerait pas telle qu'elle est racontée, car une bonne partie des faits concernés peuvent être débusqués dans les hémérothèques et les archives, ces cimetières sans fleurs de la mémoire. Mais une histoire sans récit est une histoire qui n'existe pas encore : il faut que quelqu'un tisse le fil des événements. Et le hasard ou la coïncidence a croisé mon chemin pour que ce soit moi. Car cette histoire est celle de quelqu'un qui aurait pu être mon arrière-grand-père. C'est l'histoire d'un anarchiste qui s'appelait comme moi. C'est l'histoire de Pablo Martín Sánchez, une histoire qui vaut peut-être la peine d'être contée.

Tout commença le jour où je tapai pour la première fois mon nom sur Google. À l'époque, j'étais un jeune auteur inédit qui rejetait la faute de son échec sur un patronyme trop commun. Le moteur de recherche me donna raison : j'écrivis « Pablo Martín Sánchez » et l'écran cracha des centaines de résultats. Même moi j'y apparaissais, dans un cocktail de surfeurs, de joueurs d'échecs

ou de responsables d'accidents de la circulation poursuivis en justice. Mais une entrée attira particulièrement mon attention, peut-être parce qu'elle était en français : « Dictionnaire international des militants anarchistes (Gh-Gil) » disait le titre ; à la suite on pouvait lire ce fragment : « Capturé, il fut condamné à mort et exécuté avec d'autres militants, comme Julián Santillán Rodríguez et Pablo Martín Sánchez... » Intrigué, j'ouvris la page et découvris qu'il s'agissait d'un article consacré à l'anarchiste Enrique Gil Galar, où Pablo Martín Sánchez était mentionné en passant. Je voulus alors accéder à la lettre M, correspondant à Martín, mais le dictionnaire, en cours d'élaboration, n'allait que jusqu'à la lettre G. Malgré tout, le texte consacré à Gil Galar éclairait un peu ce qui était dit dans le chapeau : « Membre d'un groupe d'action, Enrique Gil Galar participa les 6 et 7 novembre 1924 à l'expédition de Vera de Bidasoa au cours de laquelle une centaine de camarades venus de France étaient entrés en Espagne. »

Je ne réussis pas à trouver d'autres références sur Internet, mais plusieurs mois durant je continuai à me connecter à la page des militants anarchistes pour voir où en était leur dictionnaire. Le problème, c'est que le rythme de travail de ces gens était désespérément lent et que des années et des années passeraient avant qu'ils n'arrivent à la lettre M. Finalement, je leur écrivis pour leur demander d'autres informations sur Pablo Martín Sánchez. Leur aimable réponse, que j'ai conservée, disait : « Bonjour et merci pour votre courrier. Malheureusement, je n'ai pas d'autres informations sur Pablo Sánchez Martín [*sic*]. Il faudrait chercher, probablement, dans la presse espagnole de l'époque et dans les archives des tribunaux. Cordialement à vous, R. Dupuy. » C'est exactement ce que je fis : je fouillai dans les journaux disponibles à la Bibliothèque nationale, je consultai des douzaines de livres sur les événements de Vera et j'allai même sur les lieux des faits. Ce n'est qu'alors que je compris que je devais écrire l'histoire de cet anarchiste qui m'avait volé mon nom.

Malgré tout, me limiter à raconter ce qui s'était passé en 1924 n'avait pas beaucoup de sens. D'autres l'avaient fait avant moi et en première ligne : par exemple Pío Baroja dans *La familia de Errotacho*, écrit dans son bureau d'Itzea, dont les fenêtres donnent sur le chemin emprunté par les révolutionnaires dans la nuit du 6 au 7 novembre. Ce que je devais faire, c'était quelque chose que personne n'avait encore accompli : reconstituer la biographie de Pablo Martín Sánchez. Mais l'affaire ne s'annonçait pas simple, car si sa participation aux événements de Vera était bien documentée, on ne savait pas grand-chose de sa vie antérieure, sans doute parce qu'elle avait été aussi banale que celle de l'immense majorité des gens, même quand elle finit par paraître dans les journaux. En fait, une des rares informations que j'avais était qu'il était né à Baracaldo, et je décidai donc de commencer ma recherche par le commencement : l'état civil de cette ville. C'est là que je me rendis, par une pluvieuse matinée d'automne.

Il y avait la queue au guichet. J'attendis impatiemment mon tour. Quand il arriva, je demandai l'acte de naissance de Pablo Martín Sánchez. « Quelle date ? » me demanda la fille qui me recevait. « Je ne la connais pas exactement », répondis-je. « Eh bien sans la date de naissance nous ne pouvons rien faire. » Je me souvins alors que les chroniques que j'avais consultées affirmaient que Pablo avait vingt-cinq ans au moment de la tentative. « Vers 1899 », aventurai-je. « Je vais voir », dit la fille qui se leva pour consulter un énorme classeur. Elle revint aussitôt en faisant non de la tête : personne n'était enregistré sous ce nom en 1899. « Et en 1900 ? » demandai-je. Mais après avoir consulté les volumes compris entre 1895 et 1905, ce qu'elle trouva de plus proche était un certain Pablo Martín Santos, décédé d'un collapsus pulmonaire quelques jours après sa naissance. Les gens qui faisaient la queue commençant à s'impatienter, je remerciai et partis, sans trop faire attention à la fille qui m'avait reçu. C'est pourquoi je ne la reconnus pas quand, le soir même, elle se dirigea vers la table de la taverne Txalaparta où je réfléchissais à la stratégie à adopter



pour le lendemain et me lança avec un sourire effronté : « Je ne pensais pas que vous seriez encore en vie ce soir. » Devant mon air perplexe elle poursuivit : « Vous étiez si déprimé en sortant de l'état civil que je me suis dit que vous alliez vous suicider en rentrant chez vous. » Je l'invitai à s'asseoir, mais elle était en train de fêter un anniversaire avec des amies, et elle n'accepta de rester que quelques minutes. Comme je lui racontai ce qui m'avait amené à Baracaldo, en essayant de justifier ma frustration du matin, elle me conseilla de consulter les actes de baptême des paroisses, parfois plus fiables que les données de l'état civil. Elle me souhaita bonne chance et me quitta avec deux bises. Ce n'est qu'alors que je me rendis compte que je ne lui avais pas demandé comment elle s'appelait.

Le lendemain je retournai à l'état civil, mais au lieu de la fille au sourire effronté ce fut un type rondouillard et couvert de sueur qui me reçut. Je l'interrogeai au sujet de sa collègue et il me dit qu'elle était malade. Je griffonnais un mot sur un morceau de papier, le signai avec mon adresse électronique en lui demandant d'avoir l'amabilité de le lui laisser quelque part. Deux jours plus tard, après avoir fait le tour de toutes les églises de Baracaldo, je rentrai chez moi les mains vides. Je ne savais par où continuer mes recherches. Mais juste au moment où j'allais renoncer, un courriel me redonna espoir : il était de la fille au sourire effronté (que j'appellerai désormais ainsi, pour respecter sa volonté d'anonymat). Comme mon histoire l'avait intéressée et que les heures passées à l'état civil lui semblaient une éternité, elle avait consulté les archives et trouvé un certain Pablo Martín Sánchez né le 26 janvier 1890. Elle n'était pas sûre que c'était celui que je cherchais, mais qui sait, peut-être bien que si. Elle avait aussi raconté l'histoire à son grand-père, et lui avait fait promettre de demander à son club de loisirs si quelqu'un la connaissait. Je lui écrivis aussitôt pour la remercier, en pensant qu'une fois de plus, le hasard ou la coïncidence avait croisé ma route. Car si au lieu de la taverne Txalaparta j'étais entré ce soir-là au Tempus Fugit, le

plus probable est que maintenant, lecteur, c'est un autre livre que tu aurais entre les mains, et pas précisément de moi.

Le renseignement que la fille au sourire effronté avait trouvé dans le registre d'état civil était correct : il s'agissait bien du Pablo Martín Sánchez que je cherchais, né nettement avant ce qu'affirmaient les chroniques (erreur généralisée qu'on expliquera en son temps). De plus, les demandes du grand-père de la fille à ses compagnons du club avaient été très vite récompensées. Un de ces petits vieux qui se réunissaient tous les après-midi pour jouer au *mus* connaissait quelqu'un dans un village voisin, qui avait un cousin dont le père avait séjourné en France pendant la dictature de Primo de Rivera, et avait participé à quelques-unes des réunions clandestines où avait été planifié le renversement du régime. L'homme était mort presque centenaire quelques années plus tôt, mais son fils se souvenait encore de certaines des histoires qu'il lui racontait. Le problème était qu'il vivait à Boston, Massachusetts, et je ne pouvais m'offrir le luxe d'un voyage pour m'entretenir avec lui. Je me contentai donc de lui écrire une lettre qui ne reçut jamais de réponse. Mais les grands-pères du club de loisirs ne s'avouèrent pas vaincus et, enthousiasmés par une histoire qui semblait leur avoir rendu toute l'énergie de leur première jeunesse, ils en parlèrent dans tout Baracaldo. La fille au sourire effronté passait de temps en temps les voir et me tenait informé de leurs progrès, amusée qu'elle était par les histoires que lui racontaient « les limiers de la maison de retraite », comme elle les appelait. Je n'eus donc pratiquement rien à faire ; ce sont eux qui tirèrent le fil et un beau jour j'appris qu'ils avaient localisé quelqu'un susceptible de me raconter beaucoup de choses sur l'histoire qui m'occupait : une nièce de Pablo Martín Sánchez, de plus de quatre-vingt-dix ans et à la réputation de misanthrope, qui vivait dans une résidence pour personnes âgées de Durango, à une trentaine de kilomètres au sud-est de Bilbao.

Peut-être penses-tu, lecteur, que je fus saisi à ce moment-là d'une joie immense, mais tout ce que je ressentis, je l'avoue, c'est

de la peur. Oui, une peur inexplicable, une peur vague. Peur d'affronter une histoire insipide, peur de parler avec cette nièce et de devoir admettre qu'il n'y avait là aucune histoire à raconter, peur de découvrir que mon homonyme l'anarchiste n'avait été qu'un être insignifiant ou un délinquant de petite envergure enrôlé dans l'expédition de Vera avec des intentions mesquines. Pendant un temps, je pensai rester chez moi et oublier l'affaire. Mais le curieux en moi finit par vaincre le peureux qui me tenaillait et j'entrepris un nouveau voyage, cette fois à destination de Durango. Un samedi de la fin janvier, froid mais ensoleillé, je me présentai à la résidence Uribarri. On me fit attendre quelques minutes avant de m'accompagner dans le jardin, où la nièce de Pablo Martín Sánchez m'attendait à moitié endormie sur un banc. Sa tête dépassait à peine du col du gros manteau vert qui l'enveloppait, ce qui lui donnait un curieux aspect de tortue somnolant au soleil. L'infirmière lui frotta doucement l'épaule et la vieille femme tendit le cou vers nous, en ouvrant lentement les yeux derrière des verres épais. Elle me scruta un moment avant de sourire. Puis elle sortit de sa carapace une main ridée, où brillait une curieuse bague en forme de T, et me la tendit aimablement : « Teresa, pour vous servir », me dit-elle. Et aussitôt, de la même voix douce, elle m'ordonna : « Asseyez-vous, je vous en prie. »

Cette rencontre fut la première d'une série qui devait se prolonger jusqu'à l'automne suivant : le premier samedi de chaque mois je montais à Durango pour écouter les histoires de Teresa, la nièce de Pablo Martín Sánchez, à qui je dois pour le moins la moitié de ce livre, car pratiquement tout ce que je sais de la vie de son oncle jusqu'au moment où il décida de s'enrôler dans l'expédition révolutionnaire procède de son inépuisable mémoire, lucide et étincelante au début, mais de plus en plus troublée à mesure que se succédaient mes visites. C'est ainsi que, faisant complètement mentir la réputation de misanthrope que certains avaient voulu lui faire, elle m'offrit, de façon quasi chronologique, le récit de la vie (ou ce qu'elle se rappelait qu'on lui

avait raconté de la vie) de son oncle l'anarchiste.

La dernière visite était programmée pour la veille de la Toussaint, car lors de la précédente l'infirmière m'avait averti que la santé de Teresa s'était beaucoup altérée depuis quelque temps et que les efforts de mémoire que nos séances occasionnaient lui étaient préjudiciables. Je me présentai à la résidence en tout début d'après-midi, une boîte de chocolats à la main et un nœud à l'estomac. J'étais saisi d'un étrange mélange de tristesse et de soulagement ; de tristesse parce que j'allais mettre fin à ces attendrissantes rencontres et de soulagement parce que j'étais sur le point de compléter le puzzle d'une histoire qui deviendrait un livre. La vie de Pablo Martín Sánchez s'était révélée des plus fascinantes et la vieille dame m'avait annoncé, lors de notre précédente rencontre, une « petite surprise finale », en souriant malicieusement, les yeux à demi fermés derrière ses verres épais. Mais quand j'arrivai à l'accueil, la nouvelle imprévue de sa mort me fit un tel choc que je faillis en perdre l'équilibre : en dépit de son âge et de sa santé détériorée, je l'avais crue indestructible. « Elle est décédée la semaine dernière, m'a-t-on dit, doucement, dans son sommeil. » On était désolé de ne pas avoir pu me prévenir, mais on n'avait pas mon numéro de téléphone. Je sortis de la résidence, ma boîte de chocolats à la main. Comme je franchissais le seuil, j'entendis prononcer mon nom. Je me retournai : c'était l'infirmière, qui tenait une enveloppe à la main. Au dos était écrit « Pour Pablo ». « Nous l'avons trouvée sur la table de nuit de Mme Teresa, me dit-elle, j'imagine que c'est pour vous. » Je la regardai dans les yeux et, je ne sais pas pourquoi, tout ce que je réussis à faire fut de la prendre dans mes bras. Sans doute parce que je ne trouvais pas mes mots.

Une fois dans la rue, je m'assis sur un banc et j'ouvris l'enveloppe. Il y avait à l'intérieur une photo ancienne, très bien conservée, comme si quelqu'un l'avait gardée avec zèle durant longtemps. On y voyait trois personnes : un homme élégant, une femme brune et une jeune adolescente, enlacés et adossés à un

camion de marchandises des années vingt flambant neuf, sur le flanc duquel il y avait une publicité – on commençait à en voir un peu partout – représentant une grande tête de vache avec des anneaux aux oreilles, à côté du nom : « La vache qui rit. » En regardant bien, je découvris que c'était l'homme que j'avais vu aux Archives historiques nationales, sur l'une des fiches anthropométriques établies par la police après les événements de Vera : ni plus ni moins que Pablo Martín Sánchez, mon homonyme anarchiste. Je ne reconnus pas la femme ni l'adolescente, mais je supposai que ce devaient être sa sœur et sa nièce, Teresa en personne, même si elle ne ressemblait en rien à la vieille femme qui avait ouvert pour moi sa malle aux souvenirs. En remettant la photo dans l'enveloppe, je découvris qu'elle contenait aussi un morceau de papier, sur lequel, comme griffonné à la dernière minute, on pouvait lire : « Merci pour tout, Pablo. Mon oncle aurait drôlement ri si on lui avait dit qu'il finirait en personnage de roman. »

Je ne peux faire moins que de dédier à Teresa ce livre et la remercier de te permettre, à toi, lecteur, de ressusciter maintenant l'histoire de son oncle l'anarchiste.

## PREMIÈRE PARTIE





De nos jours, il n'existe plus qu'une Espagne cyniquement matérialiste, qui ne pense qu'aux profits vulgaires et immédiats; elle ne croit en rien, elle n'espère rien et accepte toutes les bassesses de l'époque actuelle parce qu'elle n'a pas le courage d'affronter les aventures de l'avenir. Le pays de Don Quichotte est devenu le pays de Sancho Pança : glouton, couard, servile, grotesque, incapable d'aucune idée située au-delà des bords de sa mangeoire.

VICENTE BLASCO IBÁÑEZ,  
*Una nación secuestrada.*

L'histoire commence par deux coups très forts frappés à la porte de l'imprimerie où travaille Pablo Martín Sánchez, qui sursaute, lâche la machine à composer sans pouvoir éviter que ne se répandent par terre les caractères alignés de la manchette du prochain numéro de l'hebdomadaire *Ex-ilio* : « Blasco Ibáñez secoue les consciences des émigrés espagnols de Paris. »

Nous sommes dans la capitale de la France, en l'an 1924, au début d'un automne pluvieux qui n'a pas pu faire oublier les Olympiades couronnées de succès dont Johnny Weissmuller, le futur Tarzan d'Hollywood, est devenu la grande figure. De façon inattendue, aujourd'hui, dimanche 5 octobre, le soleil s'est montré, mais déjà il décline, et Pablo était concentré sur sa tâche quand les coups frappés à la porte l'ont tiré de ses pensées. Il travaille dans une petite imprimerie délabrée, La Fraternelle, sise au numéro 55 de la rue Pixérécourt, en plein Belleville, un des



quartiers ouvriers les plus chauds de la capitale et qui comptent le plus grand nombre d'Espagnols. Pablo est engagé comme compositeur, mais à l'heure de vérité il est aussi typographe : il corrige, dessine et compose tout ce qui s'imprime en espagnol, ce qui n'est pas peu depuis le coup d'État de Primo de Rivera et l'arrivée croissante d'émigrants venus à Paris en provenance d'outre-Pyrénées. C'est depuis lors que La Fraternelle imprime *Ex-ilio : hebdomadaire des émigrés espagnols*, publication de quatre pages qui pendant tout l'été a rapporté les évolutions de la sélection espagnole aux Jeux olympiques, depuis la bonne performance du boxeur Lorenzo Vitria jusqu'à celle, décevante, de l'équipe de football conduite par Zamora et Samitier, très tôt éliminée par l'Italie après un but contre son camp du défenseur Vallana.

Le salaire de Pablo lui permet tout juste de payer les trente francs du loyer hebdomadaire de la mansarde où il vit, car il ne travaille à La Fraternelle que du vendredi après-midi au dimanche : le reste de la semaine l'imprimerie est réservée aux publications en français, supervisées par le propriétaire en personne, Sébastien Faure, un vieil anarchiste rougeaud et véhément, chauve comme un globe terrestre et avec de grandes moustaches pointant vers le ciel, souvent plus occupé à batailler contre la justice qu'à contrôler le travail de ses collaborateurs. Ce qui est vraiment une chance pour Pablo, qui fait et défait pratiquement sans consulter *monsieur Fauve\**, comme certains l'appellent dans son dos à cause de son caractère virulent. De toute façon, ils ne se croisent que le vendredi après-midi, car le patron est aussi bon vivant que libertaire et il ne lui viendrait pas à l'idée d'aller à l'imprimerie le week-end. Le problème, c'est que certains profitent de son absence et Pablo est parfois obligé de faire leur travail, comme cela a été le cas hier soir, où il a dû couvrir un meeting de protestation motivé par le premier anniversaire

---

\* Les mots et expressions en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

du coup d'État de Primo de Rivera... célébré avec trois semaines de retard, histoire de ne pas démentir une réputation espagnole bien méritée.

La soirée s'est déroulée dans la salle des actes de la maison communale de l'avenue Mathurin-Moreau, près du parc des Buttes-Chaumont, à environ vingt minutes à pied de La Fraternelle. Il y avait là les gens les plus divers, mais tous unis par une double qualité : être espagnols et exilés. Les libertaires prédominaient, car Paris est à ce moment-là l'épicentre de l'anarchisme espagnol, mais il y avait aussi un grand nombre de communistes, de républicains et de catalanistes, de syndicalistes et d'intellectuels, et même des fugitifs et des déserteurs ; en définitive, tous ceux qui pour une raison ou une autre ont dû se réfugier en France, pour fuir les coups et les tortures de la Garde civile espagnole. Étaient présentes des grandes figures politiques du moment, comme Marcelino Domingo ou Francesc Macià ; ou même, en dépit de sa très vive inimitié avec Blasco Ibáñez, Rodrigo Soriano, le politicien et journaliste qui s'était battu en duel quelques années plus tôt avec Primo de Rivera en personne. Des intellectuels renommés, comme Eduardo Ortega y Gasset, qui avait dû s'exiler en France pour avoir crié « Vive la liberté » quand Miguel de Unamuno l'était à Fuerteventura, ne manquaient pas non plus à ce rendez-vous. Unamuno lui-même, assis dans un coin, tambourinait des doigts comme pour tuer le temps en attendant le début du meeting, bien qu'il fût plus probable qu'il comptait les syllabes d'un vers. Il y avait aussi dans la salle les hommes d'action qui depuis quelque temps révolutionnaient la volière parisienne, comme Buenaventura Durruti, avec son air sérieux de pistolero strabique, ou Francisco Ascaso, qui insistait pour démentir avec son esprit andalou ce qui était un secret de polichinelle : à savoir que c'est lui qui a tiré l'an dernier sur l'archevêque de Saragosse, Juan Soldevila. On vit enfin paraître, discret et fuyant, Ángel Pestaña, le tout nouveau et magnifique secrétaire général de la Confédération nationale du travail, venu

expressément à Paris pour des raisons qui concernent de très près cette histoire.

En fait, Pablo avait pensé aller au meeting comme n'importe quel autre exilé, mais il avait dû finalement s'y rendre pour des raisons professionnelles. En toute fin d'après-midi, comme il se préparait à fermer l'imprimerie, un des rédacteurs de l'hebdomadaire *Ex-ilio*, un type menu et aux manières distinguées, les cheveux coiffés en arrière avec de la brillantine et une petite moustache fraîchement taillée, était entré en courant :

— Dis voir, Pablo, ce soir tu vas à la maison communale, non ?

— Oui, avait-il répondu, en regrettant aussitôt de ne pas s'être mordu la langue.

— C'est moi qui dois couvrir la soirée, tu sais que don Vicente Blasco va donner une conférence pour l'anniversaire du coup d'État de Primo, on dit que ce sera un avant-goût de la brochure qu'il pense distribuer partout... Mais il se trouve que j'ai rendez-vous avec une amie pour aller voir Raquel Meller ce soir, et ça risque d'être long, tu t'en doutes. Enfin, j'ai pensé que puisque tu y vas, tu pourrais peut-être prendre des notes et demain à la première heure je viens et je rédige l'article...

— C'est bon, ne t'en fais pas, avait dit Pablo.

— *Merci, camarade\**, l'avait remercié le rédacteur, et il était sorti, laissant derrière lui une odeur de patchouli bon marché.

Et donc il était là, lui, le compositeur de La Fraternelle, jouant le rôle du journaliste dans la brume épaisse des cigarettes et des cigares, quand Vicente Blasco Ibáñez, la chemise amidonnée pour l'occasion, monta à la tribune pour prononcer la conférence qui serait le couronnement de la réunion. Enflé comme un dindon et suant comme un goret, il se racla ostensiblement la gorge, leva les mains à plusieurs reprises pour obtenir le silence et ajusta son monocle pour lire les feuillets tout froissés qu'il venait de tirer de la poche de sa veste. Pablo ouvrit son carnet de notes et s'appuya contre une colonne du fond de la salle, où on avait accroché un panneau qui annonçait, précisément, le spectacle de Raquel

Meller, la grande chanteuse populaire espagnole des scènes parisiennes. On y voyait l'artiste vêtue de noir, avec mantille et grand peigne. Quelqu'un lui avait dessiné d'énormes moustaches.

— Frères espagnols qui travaillez en France, commença l'écrivain valencien, nous voici réunis ici pour des raisons peu agréables. Comme vous le savez tous, le 13 septembre dernier cela a fait un an que notre patrie bien-aimée est dirigée (ou plutôt sabotée) par la tyrannie et la stupidité de quelques canailles indignes d'être appelées espagnoles. C'est pourquoi, nous les exilés, nous nous voyons obligés d'élever la voix pour protester à la face du monde contre la très grave situation que traverse notre pays. Par bonheur, en d'autres lieux, comme dans cette douce France qui nous a accueillis en son sein, il est encore possible de s'exprimer librement sans que les sbires du général Martínez Anido ôtent leur masque et sortent du public pour vilement nous arrêter...

Quelqu'un cria : « Anido au poteau ! », et Pablo profita de cette interruption pour prendre quelques notes rapides, avant que ne cessent les applaudissements et que Blasco Ibáñez n'adresse ses traits empoisonnés à Alphonse XIII et à Primo de Rivera :

— Ces deux apprentis tribuns font en remuant leurs lèvres plus de mal à la nation que les armes des ennemis. La pauvre Espagne est pour Alphonse XIII une boîte pleine de soldats de plomb et ce coureur de puttes de Miguelito a essayé d'imiter Mussolini, mais maladroitement, comme un histrion, en proclamant la délation vertu publique et en violant la correspondance, en condamnant les citoyens pour ce qu'ils écrivent dans leurs lettres. C'est pourquoi je déclare, avec douleur et rempli de honte, que l'Espagne est aujourd'hui une nation séquestrée : elle ne peut pas parler, parce que sa bouche est opprimée par le bâillon de la censure ; il lui est impossible d'écrire, parce qu'elle a les mains liées.

Le public, captivé, buvait les paroles de l'écrivain, qui modulait son discours avec la pompe d'un orateur classique ou d'un de ces

acteurs américains qu'il avait connus à l'époque où il était scénariste à Hollywood. Puis il s'emporta contre la guerre du Maroc et commença à décharger toute sa bile contre l'armée :

— Et que dire de cette armée de pacotille qui engloutit la plus grande part des ressources de l'Espagne et est invariablement vaincue dans toute opération entreprise hors de notre pays ? On dirait que le titre d'armée n'est ni exact ni approprié. Celui de police lui conviendrait mieux, car ses seules victoires, elle les remporte dans les rues des villes, où elle menace avec des mitrailleuses et des canons des foules qui n'ont, au mieux, qu'un mauvais pistolet dans la poche...

On entendit quelques cris de « C'est vrai, c'est vrai ! » et Blasco continua à pontifier de la sorte pendant presque une demi-heure, après avoir donné à chacun son dû. Quand il descendit de la tribune, il se dirigea directement vers la sortie de la salle, où l'attendait Ramón, son chauffeur particulier, avec la Cadillac prête à le ramener à l'Hôtel du Louvre, où il vit confortablement installé dans une chambre spacieuse du dernier étage, avec une vue superbe sur Paris.

Mais tout cela se passait hier, et ce matin le rédacteur aux manières distinguées n'est pas venu à l'imprimerie, comme il l'avait promis, ce qui fait que Pablo a dû écrire lui-même la chronique pour qu'elle paraisse demain dans *Ex-ilio*. Ce n'est pas non plus la première fois qu'il le fait, en réalité, bien que *monsieur\** Faure le lui ait expressément interdit. Et alors qu'il achève de composer la manchette en question, « Blasco Ibáñez secoue les consciences des émigrés espagnols de Paris », les deux coups très forts à la porte le font sursauter et laisser tomber les types qu'il était en train d'aligner.

— Julianín ! crie Pablo, en ramassant les caractères répandus par terre. Julianín, la porte !

Mais Julián, le gamin de dix-sept ans qui l'aide à l'imprimerie depuis l'été, ne se montre pas.

— Julianín, putain de ta mère ! crie de nouveau le compo-

teur, en s'énervant soudain. Énervement qui a peut-être son explication dans le fait qu'hier soir, à la fin du discours de Blasco Ibáñez à la maison communale, quelqu'un l'avait approché pendant qu'il prenait ses dernières notes. Il était si concentré sur ce qu'il écrivait qu'il ne s'en était aperçu qu'en entendant sa proposition :

— Tu en veux ? avait dit près de lui une voix râpeuse, en même temps qu'une boîte de tabac à priser entraînait dans son champ de vision.

— Non, merci, avait répondu Pablo en levant les yeux de son bloc-notes. La voix appartenait à un type très maigre, au visage piqué de petite vérole.

— Intéressant, ce discours, hein ? avait-il poursuivi, en prenant entre le pouce et l'index une bonne ration de tabac. Blasco sait mettre le doigt là où ça fait le plus mal. J'en ai vu plusieurs qui étaient mal à l'aise en entendant ses critiques contre l'Espagne ; il y en a qui préfèrent qu'on ne leur ôte pas le bandeau des yeux, tu ne crois pas ?

— Bon, personne n'aime entendre insulter sa mère, même si c'est un frère qui le fait, et avec toutes les raisons du monde.

— Oui, j'imagine que c'est ça, avait concédé l'homme, avant de baisser la voix et de préciser : Surtout si tu es un infiltré.

Pablo l'avait regardé droit dans les yeux. L'autre avait soutenu quelques instants son regard. Puis, s'approchant et baissant encore la voix, il avait ajouté :

— C'est pour ça qu'il y a des choses dont il vaut mieux ne pas parler ici. Viens faire un tour après au café de La Rotonde et rejoins notre groupe d'habités...

— Je regrette, mais je ne peux pas, l'avait coupé Pablo en guise d'excuse, demain je me lève tôt pour aller au travail.

— Dommage. Qu'est-ce qu'on va devenir si même *la France\** ne respecte pas le repos dominical. Et en ébauchant un semblant de sourire, il avait donné à Pablo une carte avec l'adresse imprimée de La Rotonde, puis lui avait dit, avant de le quitter : Passe un de ces jours, mais ne tarde pas trop.

Ces derniers mots ont plutôt l'air d'une menace que d'une invitation, avait pensé Pablo en voyant le type rejoindre un groupe dont le chef était le secrétaire général de la CNT, Ángel Pestaña, et il avait rangé la carte avec son carnet de notes dans la poche intérieure de sa veste. Il avait quitté la salle en se frayant un passage parmi la foule et la fumée. Dehors l'attendait sa fidèle bicyclette, une vieille Clément Luxe de troisième ou quatrième main. Il avait pédalé rageusement sous un ciel menaçant et ce n'est qu'en rentrant chez lui qu'il s'était rendu compte qu'il était écrit au dos de la carte : « Nous avons besoin de ton aide, camarade, prends contact avec nous de toute urgence. »

— La porte, Julianín, au nom du Ciel ! se désespère Pablo en terminant de ramasser les caractères. On peut savoir où tu t'es fourré ?

Et comme le gamin ne se montre pas, il s'essuie les mains sur son tablier de compositeur, franchit à grandes enjambées la distance qui le sépare de la porte, monte les deux marches et observe par le judas. Sa surprise n'aurait pu être plus grande : à peine a-t-il ouvert le volet que se jette dans ses bras son grand ami d'enfance, Roberto Olaya, connu de tous comme Robinson, qu'il n'a pas vu depuis la fin de la Grande Guerre, vers 1918, quand ils s'étaient quittés à la gare de Lyon, la gorge nouée.